Le Franc-Comtois Max Bouchon à Fribourg (1834-1869) : d'après des correspondances inédites

Autor(en): **Perrochon, Henri**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Annales fribourgeoises**

Band (Jahr): **24 (1936)**

Heft 1

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-817995

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Le Franc-Comtois Max Buchon a Fribourg (1834-1869), d'après des correspondances inédites

par Henri PERROCHON.

Dans les études qui ont été consacrées à la littérature fribourgeoise du XIXe siècle, et je pense aux belles pages de M. le professeur Castella, de M. le chanoine Dévaud, de MM. Schorderet, R. Loup et Ph. Gariel, il est parfois question de Maximilien dit Max Buchon et de sa collaboration à l'*Emulation*. N'y publia-t-il pas, en effet, des traductions de Jérémias Gotthelf, des poésies aussi, où il chantait, en des strophes qui n'ont rien de fleuri, « les Deux commères », où il vantait « le cochon » en vers drus et savoureux ?

Grâce à l'aimable complaisance de Maître P. Favarger et de M. le prof. P. Bovet, j'ai pu lire la correspondance inédite que Buchon entretint avec Alexandre Daguet et avec Félix Bovet. Il m'a paru intéressant de retracer d'après ces lettres, les rapports que Buchon eut avec Fribourg.

* * *

Issu d'un officier de l'Empire, aux principes éducatifs sévères et qui rêvait pour son fils d'un lucratif avenir, « le père Grandet, moins le génie des spéculations, voilà mon père ; vieux soldat de Napoléon, la plus stupide engeance qui soit au monde », selon un témoignage filial sinon respectueux, et d'une mère, qu'il eut le malheur de

perdre alors qu'il avait quatorze ans, Max Buchon, né à Salins en 1818, vint à Fribourg en 1834 suivre les cours de St-Michel. Depuis que les Jésuites subissaient en France les dispositions du ministère Martignac, les familles pieuses de la Franche-Comté confiaient volontiers leurs enfants au Pensionnat fribourgeois, qui jouissait d'une universelle renommée.

Aussi, Buchon se trouva-t-il ici en nombreuse compagnie de camarades d'outre-Jura: de Baousset, de Vogué, de Foucault, de Bonald, de St-Fériol, de Châteauneuf, Cuénot, qui mourut à Onans, chez le peintre Courbet, d'une maladie de poitrine, Mignot, qui s'engagea dans l'armée de la Guadeloupe. Et il fut le condisciple de Frédéric Gendre, Roger de Boccard, Auguste d'Affry, Henri de Diesbach. *In suprema grammatica, l'Ordo* le place le cinquième, et le distingue pour l'histoire romaine. En 1835, *in prima rhetorica*, il est second; son zèle est signalé; il réussit en tout ou à peu près : le grec, la géographie et l'algèbre, seuls n'ont pas ses faveurs. En 1836, *in secunda rhetorica*, il est encore en bon rang, mais son application faiblit. Cherchez la femme: une amourette semble en effet être la cause de ce fléchissement.

Le Salinois ne poursuivit pas plus loin ses études. Il rentra dans sa ville ,en été 1837. Son père avait pour lui de hautes et fructueuses ambitions. Il se faisait aussi quelque illusion sur l'ardeur studieuse de son fils. Il avait pris trop au sérieux des succès scolaires, qui ne signifiaient pas grand chose. Maximilien serait notaire, avocat ou médecin; il gagnerait beaucoup d'argent et deviendrait célèbre. Les parents proposent, leurs rejetons disposent. Max refusa de suivre les conseils paternels. Ces carrières sont encombrées, répondit-il (4 octobre 1841). Elles ne correspondaient pas à ses désirs; il rêvait de gloire aussi, mais de gloire littéraire. Il savait que sa mère lui avait laissé quelques rentes, et qu'en vivant simplement, il était à l'abri du besoin. Du reste, il était optimiste: «Si je finis comme Dumas ou M. Scribe par me faire des revenus de quelques cent mille

francs chez mon éditeur », son père oubliera ses projets trop bourgeois et l'argument sera sans réplique. En attendant, le futur grand homme muse, il versifie et il voyage. En 1840, se rendant à Milan, sac au dos, il passe en Suisse. « J'ai traversé de nouveau votre belle Suisse d'un bout à l'autre : Genève, Berne, Lucerne, Altorf, Lugano ; il y avait de la poésie à recueillir sans doute dans une telle traversée. Car je les aime, voyez-vous, vos grandes montagnes et vos beaux lacs ; et les trois années que j'ai passées en Suisse seraient à coup sûr les plus belles de ma vie, si alors j'avais eu l'intelligence de toutes les beautés, de toutes les merveilles qui m'entouraient. » (28 juin 1841). Il s'arrête à Fribourg ; il frappe à la porte de Daguet, dont il admirait les premiers essais littéraires. Daguet était absent. A dire vrai, c'était moins d'anciens camarades que Buchon espérait rencontrer que l'inspiratrice de son premier amour, « encore dans toute sa vivacité ». Ce fut une déception, cette suprême entrevue. « J'ai vu qu'il n'y avait de délire enfantin, d'extase séraphique que de mon côté, et je me suis demandé avec amertume, comment j'avais fait pour aimer pendant quatre ans une petite dinde..., que je n'avais abordée de nouveau qu'en compulsant les pulsations de mon bête de cœur ; tandis qu'après trois ans de séparation, elle était, elle, aussi niaise que si elle ne m'avait jamais connu. » Les regrets stériles n'étaient pas l'affaire de ce Franc-Comtois ; il mit en vers son aventure, mais en modifiant sa conclusion. « L'héroïne de l'*Alpestre* est ce que j'aurais voulu qu'elle fût en réalité... Le dénouement est tout de fantaisie. J'ai voulu, par cette bluette, donner une forme aux sentiments que m'avait inspirés mon amour, pour lui dire après un éternel adieu .» (19 octobre 1841).

A plusieurs reprises, Buchon revint à Fribourg, en parcourut les environs et surtout la Gruyère. Il aimait à séjourner à Bulle, chez M. Esseiva ; loin du luxe guindé des hôtels cosmopolites, il nageait dans cette hôtellerie «en pleine vie helvétique». Et il admirait autant l'hôte lui-même « homme de six pieds et d'un mètre d'équarrissage, les

mains dans ses poches, ferme sur sa base comme un récif », que sa fille, « Mademoiselle Marceline, grande, gracieuse et fraîche comme une rose montagnarde », qui « va, vient, sourit, active le service ». De là, il gagnait les vallées alpestres et les chalets, visitait Gruyères dont il connaissait les légendes. Il appréciait l'activité de ce pays et la « prospérité remarquable » qu'il devait à son bétail, à ses fromages, à ses bois et au tressage de la paille. Et il en aimait les fêtes, les bals de Bénichon, où « la joie chauffe à toute vapeur pendant trois jours. Les danses sont graves quoique acharnées. Les danseurs ont l'oreille si juste, que cinquante couples ondulent en mesure, comme un seul homme. Ils sont là six cents qui dansent, boivent, crient ou chantent, sans désemparer, et nulle part l'ombre d'un policier. » Mais, au moindre tapage répréhensible, apparaît l'aubergiste, et la taille de M. Esseiva suffit à ramener l'ordre. La foire d'octobre avec ses quatre mille vaches que se disputaient Italiens, Genevois, Français, Espagnols, Allemands et Flamands, l'intéressait. Et il ne manquait pas de tremper son pain dans une fondue : « c'est le régal patriotique par excellence. Il se digère à merveille ».

Quand, en 1852, le coup d'Etat du 2 décembre s'accomplit, Buchon vint se réfugier chez Daguet, alors directeur du Collège métamorphosé en Ecole Cantonale. Il échappait ainsi à un mandat d'arrêt lancé contre lui. Il avait fait campagne dans le *Démocrate* de Salins qu'il dirigeait, contre le régime nouveau. Il demeura trois mois sur les bords de la Sarine, puis il se fixa à Berne jusqu'à l'amnistie, en 1858. Mais de la ville voisine, il fit souvent le voyage, en voiture ou à pied. Il avait de nombreuses relations : les Gendre, les Schaller, les Cuony, les Vicarino. Tant de noms fribourgeois émaillent ses lettres : Dietrich, Bornet, Eggis, l'organiste Vogt à qui il demanda des mélodies pour ses chansons, le poète Glasson, dont la mort lui inspirait une lettre navrée ; car, en lui, il personnifiait tout ce que ses années de jeunesse à Fribourg avaient eu d'heureux (8 juin 1864). Rencontrer un Fribourgeois dans

les rues de Berne lui était une joie, capable d'illuminer une longue semaine. Il allait au café du Théâtre s'entretenir de Daguet et de ses amis avec X. Kohler. Il lisait avec intérêt le *Père Girard* de Volmar: « C'est un joli morceau. Je ne sais s'il est ressemblant... » A Paris même, lors de l'exposition de 1867, après la carte Dufour et les peintures lacustre de Bachelin, son plus beau moment fut celui qu'il passe avec les Schaller. « Je crois avoir embrassé trois fois de suite Mme Schaller. » (11 décembre 1867). Il gardait à Fribourg une amitié sincère: « J'ai déjà tant souffert depuis que j'ai quitté Fribourg, que tout ce qui m'y reporte est pour moi un vrai bonheur. J'étais si amoureux alors. J'avais tant de douce et souriante poésie dans l'âme; il bourdonnait de si admirables mots à mes oreilles. J'aspirais la vie avec tant de confiance; je prêtais aux autres tant de bonté, tant d'amour, parce que j'en avais tant à donner moi-même. » (7 mai 1843).

Depuis ces débuts juvéniles, d'autres liens le rattachaient à cette ville. Il avait confié une partie de ses intérêts financiers à la gestion de Glasson, dont il aimait aussi le goût littéraire, la modestie discrète, le don de sympathie expansive et attirante, l'éloquence réelle (8 juin 1864). Il devait à Daguet une amitié qui dura trente ans et de petits services: introduction à la *Revue Suisse*, par exemple. Sciobéret avait consacré à ses essais des comptes rendus bienveillants et en retour Buchon lui assignait la tâche de remettre à flot la littérature suisse « qui en a besoin ». A tel autre Gruérien, il avait réclamé une peau de chamois avec cornes, dont il voulait faire cadeau à sa cousine, femme du notaire de Salins. Lui-même, il faisait aux écrits de ses amis une réclame gratuite et fraternelle; il pressait Champfleury de composer sur les lettres helvétiques un article élogieux. Et, que d'autres preuves de bonne volonté! Il offrit à sa « chère *Emulation* » des correspondances de ce Paris, où il s'ennuyait et regrettait les monts fribourgeois, une revue de blagues parisiennes tous les quinze jours (19 octobre 1841); il lui envoya des poésies, des traductions

de ce « gros père Gotthelf, qui n'était pas très enchanté d'être commenté par un mécréant ». D'Allemagne, il pressait Daguet de venir à Tubingue passer un doctorat: « cela te coûtera 90 francs de Suisse, plus un mémoire quelconque sur une question philosophique quelconque, que tu ferais imprimer ou non avant de le remettre au recteur. On te donnerait jour pour l'examen. Or, cet examen n'a pour but que de vérifier si celui qui se présente est réellement l'auteur du mémoire. On n'a donc pas besoin d'avoir la tête pleine d'idées en général. On a besoin seulement de posséder de manière à la défendre un peu, l'idée que l'on a formulée soi-même. Je tiens ces détails d'un examinateur, qui est mon élève en français. » (11 février 1847). Déjà, il lui avait indiqué la direction de la *Revue Suisse* comme un poste possible et à briguer (5 janvier 1855); il lui procurait des livres à bon compte (7 décembre 1847); il l'invitait à Salins en lui faisant miroiter le bas prix du voyage: cent sous depuis Neuchâtel; il lui expédiait des sacs de gaudes (11 décembre 1867). Quand mourut Mme Daguet mère, il exprima sa sympathie à son ami. Lorsqu'il le savait prêt à publier quelque essai, il ne manquait pas de le mettre en garde contre les contrats d'édition signés à la légère: « recours à la science de l'ami Glasson » (18 avril 1854). Et encore: il prenait la défense de Daguet attaqué dans la presse bisontine (30 avril 1867). Quand Mlle Daguet s'en alla en Allemagne, il la recommanda à tous ses amis d'outre-Rhin. Ne fut-il pas bien heureux, un jour, de découvrir que sa femme était la belle-fille de la cousine de l'épouse de Daguet (8 mai 1867)? Surtout Buchon fut pour l'historien fribourgeois le conseiller sévère que Boileau souhaitait à tout écrivain. Il ne lui ménageait pas ses critiques: telle brochure est trop sommaire, les citations trop abrégées. Cela sent le catalogue (19 octobre 1841). L'*Histoire de la Suisse* manque de points de repère où puisse se reposer une mémoire paresseuse; les transitions sont brusques, et d'autres lacunes à combler « à mesure que les rééditions suivront ».

Les amitiés fribourgeoises de Buchon ne furent pas sans nuage. D'une franchise bourrue, pas toujours juste, il manqua parfois dans ses appréciations de pondérable équité. Les libraires de Fribourg, écrivit-il, «sont tous des voleurs», et on retrouverait d'autres jugements de ce genre. Il était porté aux généralisations hâtives et exclusives. N'a-t-il pas déclaré dans un de ses traités que les Suisses ont «la mine épanouie et le verbe haut; les figures colorées en témoignage des larges libations habituelles dans le pays«? Ou encore: «le citoyen suisse parle beaucoup, et d'un ton affirmatif» ou «les gosiers suisses sont des entonnoirs dignes de la fécondité des vignobles helvétiques, les plus productifs de l'Europe.»

Réfugié chez Daguet, où la société turbulente des enfants le distrayait, notre Franc-Comtois se crut en butte à une curiosité malveillante et craignit que la position officielle de son hôte ne souffrît de sa présence d'indésirable proscrit (3 mai 1853). Plus tard, si les réponses à ses missives tardaient, les reproches pleuvaient: «Vous êtes tous des ingrats, Messieurs les Helvétiens, envers moi qui tente l'appréciation enthousiaste de vos personnalités et de votre pays.» Il avait d'ailleurs une conception à lui de notre caractère: «Vous autres Suisses, vous êtes des gaillards, avec lesquels la vie habituelle n'est pas toujours très commode; vous êtes anguleux et taquins comme des diables. Glasson est là pour le prouver. A quoi cela tient-il, je l'ignore, mais enfin c'est un fait. De loin, au contraire, vous êtes, et réellement, tout sentiment et poésie. Comment ne serait-on pas poète en Suisse? L'amitié, de loin, avec tout autre, n'aura jamais le prix de celle que vous pouvez donner.» Un autre jour: «Sois Suisse par les belles qualités des Suisses, mais ne le sois point par la manie d'ostracisme qu'ont tes compatriotes. Et écris-moi un peu moins sententieusement que tu ne l'as fait l'autre jour» (7 mai 1843).

Ostracisme? Non pas vis-à-vis des personnes, mais prudence à l'égard des conceptions nouvelles. Buchon était alors d'idées avancées, selon un cliché consacré et ridicule.

D'adolescent pieux et de préfet de congrégation, il était devenu phalanstérien enragé. Les théories de Proudhon et de Fourrier, qui connaissaient un grand succès dans le Jura français, l'enthousiasmaient. Il y avait été gagné par son combourgeois V. Considérant. Il rêva même d'entrer dans un phalanstère. « Oui, mon cher Daguet, je n'ai qu'une ambition dans ma vie. C'est en arriver à pouvoir être utile à la cause de Fourrier. Aussitôt que je serai libre, j'irai me joindre gratis aux travailleurs de la *Démocratie pacifique*, et leur servir soit de manœuvre, soit de collaborateur. Tout me sera bon, et j'aurai juste assez de fortune pour ne leur demander aucun salaire. » (20 janvier 1845). Plus qu'à la partie économique du système, il s'attachait au principe de l'attraction passionnelle: l'amour-dieu, au-dessus des lois et des nécessités de la vie. C'est du mysticisme naturiste, tel que le concevait Georges Sand, pour laquelle le Salinois avait de l'admiration. Il voulait gagner ses amis fribourgeois à sa foi. Il l'exposait à Daguet en vers et en prose. Il lui prêchait l'amour, « mot sacré, par lequel l'homme se divinise... bien suprême... Couronne d'or... L'amour remplace tout et rien ne le remplace. » Il lui envoyait le catalogue de la librairie phalanstérienne, et les œuvres de Fourrier. Il le priait de transmettre à l'*Helvétie* un article de propagande, muni d'une épigraphe de Chateaubriand (9 novembre 1844). Il lui suggérait de recourir aux bons offices d'un Genevois, ex-pasteur, qui avait renoncé à ses calvinistes ouailles et était devenu un apôtre de la religion fourriériste (20 janvier 1845). La prédication de Buchon n'eut pas grand succès. Le côté religieux du fourriérisme «effrayait» Daguet. Ses convictions de bon patriote répugnaient d'autre part au pacifisme internationaliste, dont le Franc-Comtois se faisait l'interprète: « Quand je pense que grâce aux arrangements de notre absurde civilisation, rien n'empêche que nous ne nous rencontrions les deux à faire le coup de fusil l'un contre l'autre sur la frontière, tu conviendras que le patriotisme exclusif est une chose assez bête, et qu'il est temps qu'on fasse justice

de ce qui fait qu'on aime ou qu'on hait officiellement tel ou tel individu parce que Dieu l'a fait naître à tant de mètres à gauche ou à droite de cet absurde morceau de pierre qu'on appelle frontière» (19 mai 1841). Buchon eut plus d'influence au point de vue politique. Il poussait ses anciens condisciples à « surexciter le pays »; il les trouvait du reste tièdes, avec un souci absurde de se compromettre, trop théoriciens, pas assez gagnés à la cause révolutionnaire et à la lutte contre ce qu'il appelait d'un mot sonore: l'absolutisme jésuitique (7 mai 1843; 12 février 1847).

Buchon est en effet un élève des Jésuites, qui a mal tourné. Comme les médecins connaissent les bons malades qui guérissent, et les mauvais qui ne guérissent pas, les maîtres d'école, même les plus avertis, connaissent de bons élèves qui se soumettent à leurs directives, et de mauvais, qui ne le font pas. Les Jésuites du Pensionnat fribourgeois ont eu, vers 1830, pas mal de ces mauvais élèves. M. Castella a montré pourquoi ; les événements y furent pour quelque chose. Une nouvelle génération montait et elle pensait par elle-même. Penser par soi-même n'est bien souvent pour des jeunes gens, que prendre le contre-pied de l'enseignement reçu. Ce Salinois, ancien élève de St-Michel, ne se borna pas à faire la guerre à la Compagnie comme un petit Voltaire. Il alla plus loin. Arouet professait malgré tout un attachement sincère pour ses anciens maîtres de Louis-le-Grand ; il fut leur disciple fidèle — un peu trop même — en littérature et en art. Buchon, lui, repoussait tout: leur philosophie: «il n'est pas vrai, proclame-t-il, que l'homme naît méchant, comme les Jésuites l'avancent » (7 mai 1843). «Ce n'estpas Dieu qui fait l'homme méchant; ce sont les circonstances au milieu desquelles on le condamne à vivre ». C'est du Rousseau, et pas du meilleur. Il rêvait l'anéantissement de leur politique: l'absolutisme, et de leur théorie littéraire: « Pourquoi, dans tous les collèges de France comme de Fribourg, fausse-t-on si atrocement le goût de la jeunesse, pourquoi tous les professeurs de belles-lettres se traînent-ils si dégoutamment à la remor-

que de tous les imbéciles qui les ont précédés... Ah! vois-tu, c'est que j'ai tant de rancunes dans l'âme contre tous les pédants d'école, que j'entre en fureur toutes les fois qu'on me ramène sur ce chapitre. Quand je pense que je suis venu à l'âge de vingt ans, sans soupçonner qu'il existait autre chose que les insipides modèles que l'on nous donnait pour des phénix (je ne parle ici ni de Corneille, bien entendu, ni de Racine, ni de Molière, ni de Lafontaine); quand je pense au bonheur inconnu et extatique que j'aurais éprouvé à la lecture de tel ou tel morceau dicté par le cœur et écrit avec des larmes vraies, je me mords parfois les poings. » Toute cette exaltation était consécutive à la lecture des vers d'Hugo. (11 octobre 1841.) Cet anti-jésuitisme prit une forme féroce et peu élégante. Buchon fut charmé de voir le *Juif errant* reproduit en feuilleton dans le *Nouvelliste* (de Lausanne) et l'*Helvétie*. Il tomba dans une véritable jésuitophobie. Il ne fut pas étonné que Champfleuy ait été moins impressionné par les orgues de St-Nicolas que par les portraits de Pères de la Compagnie que lui a montrés Daguet. Et quand le rédacteur, laïque du reste, d'un journal jurassien traita de baragouin sa traduction d'Hébel, Buchon cria au jésuitisme littéraire, à la persécution: ils « vont un de ces jours demander ma tête ».

En vieillissant, Buchon se fit moins sectaire. Il se constitua une religion à part lui où se conciliaient tant bien que mal des souvenirs du fourriérisme, le libre examen protestant et un catholicisme esthétique. Il était devenu tolérant. Il ne blâma point Glasson d'avoir fait une mort pieuse, c'était son droit, — ni le zèle du prêtre qui assista son ami: c'était son devoir. Il n'en reste pas moins vrai que l'influence du Franc-Comtois sur ses amis fribourgeois ne fut pas à cet égard excellente; car on ne peut que regretter cet anticléricalisme mesquin, qui donne à certaines pages de Sciobéret et de Daguet un aspect étriqué.

Là ne se borna pas l'influence de Buchon, ni sa plus grande part, moins contestable. Par son œuvre personnelle, ses romans de mœurs locales et réalistes, par ses publica-

tions de chansons du cru et de légendes franc-comtoises, surtout par ses encouragements sans cesse renouvelés, il contribua à faire accorder par les auteurs fribourgeois de l'importance aux choses et aux gens de chez eux.

Jeune homme, il écrivait à Daguet : « Tous les chemins de votre Suisse sont encombrés de nos oisifs, de nos insipides, de nos enrichis, épiciers, députés ou académiciens. Il n'est pour moi un site de vos montagnes qui n'ait été polué de leurs regards, mais les mélodies que chantent vos lacs, vos vallées et vos cascades, ils n'y ont rien compris. Ils n'y comprendront jamais rien. Leur contact a seulement vénalisé d'une hideuse façon vos campagnards, si beaux dans leurs principes, dans leur fraîcheur, dans leur naïveté native ; mais il vous reste la majesté des lieux, la poésie des siècles, et celle-là, comme celle de l'océan, est au dehors de leur atteinte. » (28 juin 1841.) Et, parlant des poésies patoises que déjà il aimait à collectionner, et du maigre résultat de ses recherches dans son Jura « à moins de posséder le talent de Charles Nodier », il ajoutait : « Dans la plupart de vos villages, on conserve des coutumes, des traditions, des ballades primitives ; il n'y a qu'à puiser à cette source immense... Vous avez la grande figure de St-Nicolas de Flue que je vois toujours dans mes rêves, sans que pourtant je ne sache un seul mot de son histoire, la légende d'Einsiedeln, où figurent, je crois, des corbeaux, et tant d'autres que je ne sais pas et que tu devrais bien avoir la bonté de m'apprendre, de même que la traduction de quelques-uns de vos Ranz des vaches, si riches de belle poésie. » (4 octobre 1841.) D'autres héros helvétiques le passionnaient ; GuillaumeTell en particulier ; il fut enchanté d'apprendre par la ballade d'Uhland comment est mort Tell ; le drame de Schiller l'enthousiasmait. S'ennuyant à Paris, regrettant les petits sentiers et la mousse et les arbres de sa Franche-Comté, si parente en moins pittoresque, dit-il, de la Suisse, il voyait avec émotion se lever le rideau de l'Opéra sur le décor du Guillaume Tell : « l'aspect fictif de vos montagnes, le bercement indéfinissable

des symphonies, produisirent sur ma pauvre machine une telle impression, que je me suis mis niaisement à pleurer. Oh ! ces badauds de Paris, ils ont pour eux sans doute l'aménité des formes, la mélodie du langage, la désinvolture des manières, mais eux, ils n'ont pas comme vous une patrie... Ils n'ont vu la nature, ils ne l'ont étudiée qu'au jardin du Luxembourg, ou au coin de la rue où ils sont nés. » (7 déc. 41.)

La conclusion qu'il tirait de cette différence est logique. Pourquoi les Suisses imitent-ils mal les auteurs parisiens, quand ils trouveraient dans leur propre pays une inspiration originale et bien à eux. « J'en veux de plus en plus, écrit-il à Mme Vicarino-Schaller, à tous vos poètes suisses de ne pas savoir être plus nationaux. » Il s'indignait de « la banalité incontestable de presque tous vos jeunes gens qui en sont encore à toutes les vieilleries françaises d'il y a vingt ans». Et il poursuivait: «Le Fribourgeois qui s'appliquerait à recueillir toutes les chansons patoises du cru, en parcourant tous vos villages, ferait certainement une œuvre plus nationale et qui lui rapporterait en fin de compte plus d'honneur, même au dehors, que tous ces allignages d'alexandrins pleurnicheurs. » Et il citait l'exemple de M. de Villemargué pour la Bretagne, du vieux père Uhland pour la Thuringe. Il n'y avait pas que des chansons patoises, mais une inspiration facile et helvétique à retrouver: « il est encore dans vos montagnes une poésie vierge jusqu'à ce jour, poésie que Al. Dumas a fort gracieusement indiquée dans quelques pages de ses impressions de voyage. »

Soyez suisses, soyez fribourgeois, voici le conseil que Buchon donnait à Daguet et à ses amis des bords de la Sarine. Soyez-le sans fausse honte. Guérissez-vous « de la maladie commune à plusieurs de vos compatriotes, c'est-à-dire une crainte mortelle de passer pour Suisse. » Ceux qui en sont atteints « devraient pourtant bien voir par Tœppfer et Gotthelf, qu'on n'a pas besoin de renier son propre pays pour arriver à se faire un beau nom litté-

raire en dehors, quand on a quelque chose dans son sac. » (31 mars 1853.)

Buchon ne se borna pas à des conseils et à des exhortations. Il voulut payer d'exemple. Il traduisit des auteurs suisses, Gotthelf, Körner ; il chercha à rimer ses impressions helvétiques de plus ou moins poétique manière ; il tourna en chansons les petits événements de la vie quotidienne ou les festivités locales, comme la bénichon dans ses vers dédiés à Daguet (20 octobre 1868) et reproduits dans les *Fromageries franc-comtoises comparées à celles de la Gruyère et de l'Emmenthal :*

C'est à Bulle aujourd'hui dans la verte Gruyère,
Que tous les beaux garçons et leur particulière
Accourent de la plaine, accourent des vallons,
Au bruit que font partout cuivre et violons.
Venez donc, Fanchette ou Fanchon,
C'est aujourd'hui la bénichon.

Tout cet attachement qu'il conservait à la Suisse et dont l'origine remontait à son adolescence fribourgeoise, Buchon songea à le traduire par une œuvre durable et plus substantielle encore. Il médita composer sur notre pays un vaste ouvrage. Lui qui avait toujours prétendu être inhabile à un travail d'historien, incapable d'écrire des choses dites sérieuses sur un ton plus sérieux encore, il voulut se mettre à l'école de Daguet. Il sentit en lisant son *Histoire de la Suisse*, une nouvelle vocation s'éveiller en lui. « J'ai lu ton Histoire avec beaucoup d'intérêt. Elle m'a donné l'explication de bien des choses que je ne comprenais pas dans l'organisation et dans l'existence même de la Suisse actuelle. Je suis tellement préoccupé de la Suisse, comme contraste avec nos turpitudes françaises, incurables, qu'il m'est venu, il y a quelques temps, l'idée d'un livre bien curieux qui serait à faire, et qui serait, je crois, très utile et très nouveau en France, à savoir : la Suisse, historique, politique, industrielle, scientifique et artistique. Notre public ne sait rien de la Suisse sous ces aspects-là. » Et il détaillait tout au long ses ambitions. Pour

l'histoire, il s'en tiendrait au livre de Daguet, il le résumerait en une centaine de pages qu'il lui soumettrait aussitôt terminées. Pour la politique, il consulterait le Manuel des Constitutions cantonales, publié à Fribourg, et tâcherait de faire comprendre le mécanisme de la vie helvétique: parlement, impôts, justice, enseignement, etc. Pour l'industrie, il se baserait sur les statistiques officielles. Sous la rubrique science, il parlerait des Académies, des sociétés savantes, des travaux et de la vie de nos savants. Sous prétexte de littérature, il aborderait nos écrivains, nos journaux, nos écrits.

Une utopie peut-être pensait-il; un projet qui restera à cet état comme tant d'autres. Et pourtant, dès février 1868, il y travailla. Il voulut se procurer les livres nécessaires. Il écrivit à Félix Bovet, à Berthoud, aux Sandoz, aux Schaller à ce propos. Il est à la recherche d'un Suisse de bonne volonté pour revoir sa « tartine », quand elle sera prête. Il méditait un voyage de plusieurs mois. « Je voudrais voir par moi-même les centres industriels et scientifiques. Je voudrais voir, entre autres, une landsgemeinde de l'Appenzell. En un mot, je voudrais tout voir afin de parler d'après des impressions personnelles. »

Faut-il regretter que la mort n'ait pas permis à Buchon de réaliser son rêve ? Je ne l'affirmerai pas. Cette compilation aurait été vraisemblablement peu originale; son succès aurait peut-être été local, comme celui de tant d'autres livres de Buchon. L'inspiration même n'aurait pas eu l'impartialité qui sied à ces sortes d'ouvrages. « L'histoire, écrivait-il un jour à Daguet, ne doit être ni protestante, ni catholique »; cela ne signifie pas grand chose. Il aurait été à craindre que la sienne se fût ressentie de bien des préjugés. L'intention vaut souvent mieux, en ce monde, que la réalisation. Soyons reconnaissants au Salinois de son projet aimable. En rendant ou en voulant rendre témoignage de son admiration pour la Suisse, il ne faisait que payer son tribut de reconnaissance. Ne lui devait-il pas, non seulement un refuge aux heures orageuses de sa ma-

turité, mais une bonne part de sa formation, son amour de la vie agreste, des paysages alpestres, des traditions campagnardes, le désir de travailler à conserver ces manières d'être et de vivre ? Là il était chez lui:

L'encombre des cités est un mal qui me pèse,
Il me faut le grand ciel pour respirer à l'aise,
Des monts bien escarpés à défaut de falaise...

A dire vrai, si Buchon ne put composer l'encyclopédie helvétique rêvée, il se servit d'une partie de sa documentation pour écrire son traité sur les *Fromageries franc-comtoises comparées à celles de la Gruyère et de l'Emmenthal* (Neuchâtel, Sandoz 1869). A l'organisation routinière des fromageries de son pays, il y oppose celle des fromageries suisses. Les législations bernoise et fribourgeoise lui paraissent à cet égard des modèles à suivre. Et s'il prête un peu trop à nos pères des habitudes d'intempérance: « le cabaret est, là-bas, la forme de la liberté, » il insiste sur les libertés dont ils jouissent, sur leur instruction «gratuite et très soignée », sur la sagesse des fonctionnaires, aux appointements modestes (un préfet, deux mille francs; le président de la Confédération, douze mille), « pas de croix ni de pension de retraite, et à jour fixe toutes les fonctions se retrempent aux eaux vives du suffrage universel... »

* * *

Si son anticléricalisme n'avait pas rétréci sa vision, Buchon aurait pu non seulement vouer à Fribourg l'affection sincère que plus d'une fois il a exprimée, mais lui rendre un autre hommage mérité. Son zèle pour les lettres, n'avait-il pas été éveillé à St-Michel ? Ne devait-il pas, plus qu'il ne le croyait, aux humanités et aux Jésuites qui les lui avaient enseignées ? Certes, le goût littéraire en faveur dans les collèges du début du XIXe, qu'ils fussent laïques ou non, était plus imbu du post-classicisme de l'Empire que de l'école de 1660. Les maîtres de Buchon, comme tous les maîtres d'alors, ont rendu nécessaire une réaction dont tous les éléments ne furent pas également

salutaires. Buchon y travailla. Il aurait pu savoir gré à ceux qui avaient contribué à lui fournir l'occasion de s'affirmer.

Depuis Buchon, Fribourg a recueilli dans ses murs hospitaliers des personnages venus de tous les horizons. Elle a exercé sur beaucoup une influence plus grande. Son site de ville « la plus pittoresque de Suisse » a pu éveiller davantage des sensibilités de poète ; son atmosphère a pu pénétrer plus profond dans des âmes. Mais, ses enfants d'adoption n'ont pu témoigner de plus charmante manière leur reconnaissance et leur attachement que Max Buchon écrivant à Alexandre Daguet : « Appelle-moi ton Bolze ».

AVIS

J'offre à vendre :

Kuenlin : *Dictionnaire du canton de Fribourg*, t. I, lettres A à F, contient articles sur Bulle, Estavayer, Châtel-St-Denis, Fribourg, ville et canton, etc.

Dellion : *Dictionnaire des paroisses* (t. I et III), contient des notices sur Albeuve, Arconciel, Attalens, Remaufens, Aumont, Autigny, Avry, Cerniat, Charmey, Châtel-St-Denis, Châtonnaye, Cheyres, etc.

Annales fribourgeoises (1913-1921), soit les 9 premières années, en fascicules, complet, en bon état.

Etrennes fribourgeoises : Années 1869 (3me année), 1871, 72, 76 ; 1878 à 1918 ; 1921, 22, 23 ; au total 48 volumes. Collection assez rare, incomplète, mais facile à compléter.

J. Genoud : *Légendes fribourgeoises*, cartonné.

L. Philipona : *Histoire de la seigneurie et du bailliage de Châtel-St-Denis*, 1917, un fort volume de 920 pages.

Je cherche :

H. Thorin : *Notice sur Gruyères.*

H. Raemy : *Chronique fribourgeoise.*

J. Reichlen : *Chansons et coraules du canton de Fribourg* (La Gruyère illustrée, t. VIII, 1913).

Mémorial de Fribourg, t. III et IV (1856-57).

L'Emulation, revue fribourgeoise, 3 années : 1843-44 ; 1844-45 ; 1845-46 (1re série). 2 années : 1852 et 1856 (2me série).

Almanach catholique, 1868-69-70-71.

Faire offres et demandes à C. FONTAINE, *Hauteville* (Gruyère).